

---

## Décolonisation ? Féminismes, expositions et retour de Carla Lonzi

Maria Antonietta Trasforini

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/76249>

DOI : [10.4000/critiquedart.76249](https://doi.org/10.4000/critiquedart.76249)

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

### Cet article est une traduction de :

Deculturalizzare? Femminismi, mostre e ritorni di Carla Lonzi - URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/76240> [it]

### Autre(s) traduction(s) de cet article :

Decolonisation? Feminisms, Exhibitions and the Return of Carla Lonzi - URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/76254> [en]

### Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

### Édition imprimée

Date de publication : 4 juin 2021

Pagination : 86-96

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

### Référence électronique

Maria Antonietta Trasforini, « Décolonisation ? Féminismes, expositions et retour de Carla Lonzi », *Critique d'art* [En ligne], 56 | Printemps/été, mis en ligne le 04 juin 2022, consulté le 04 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/76249> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.76249>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 juin 2022.

EN

---

# Déculturalisation ? Féminismes, expositions et retour de Carla Lonzi

Maria Antonietta Trasforini

---

- 1 Si, depuis les années 1970, les questions de genre ont rendu *culturelles* les différences – relevant jusque-là du biologique – entre le masculin et le féminin, le récent retour de Carla Lonzi (1931-1982) sur la scène italienne et internationale des arts a eu lieu au nom d'une *déculturalisation*, terme aussi fuyant que chargé d'une fascination radicale ambiguë. Le féminisme, le séparatisme, l'autoconscience sont les voies que Carla Lonzi choisit à partir de 1970, lorsqu'elle abandonne une carrière brillante de critique d'art, qui culmine en 1969 avec la publication d'*Autoritratto*. Dans l'un de ses écrits, *Sputiamo su Hegel*, paru en 1974, en utilisant le langage apodictique d'un authentique manifeste, Carla Lonzi proclame : la « déculturalisation pour laquelle nous optons, est notre action. Ce n'est pas une révolution culturelle qui suivrait et intégrerait la révolution structurelle. [...] Contester la culture signifie contester l'évaluation des faits à partir du pouvoir »<sup>1</sup>. La culture, selon elle, est la forme de colonisation la plus organisée, tandis que l'art est son domaine le plus raffiné. L'artiste femme, qui dans le monde de l'art cherche son identité sociale, est le colonisé désigné, le produit le plus raffiné et donc le plus méprisable de la culture patriarcale. Tel est son anathème, sans appel : « Je fuis les féministes artistes (et *vice-versa*) : avec l'alibi de renforcer l'expression féminine elles tirent parti des points existentiels des femmes dans le seul champ où règne le profit, c'est-à-dire la culture masculine, et trahissent les compagnes qui n'accepteraient pas de se vendre en échange d'une identité sociale »<sup>2</sup>.
- 2 Son parcours est bien différent de celui entrepris dans le milieu anglo-saxon et durant les mêmes années par Linda Nochlin<sup>3</sup>, qui, précisément dans le sous-titre de son œuvre bien connue, applique la déconstruction culturelle au monde de l'art, en terme d'*Implications of the Women's Lib movement for art history and for the contemporary art scene*. L'impact du féminisme fut tel qu'il a permis de reformuler les catégories mêmes de l'histoire de l'art, en rendant culturel, et donc socialement construit, le mythe inaccessible de la créativité et de l'artiste (homme). Carla Lonzi, théoricienne italienne du féminisme radical, n'est pas méconnue sur la scène internationale comme en

témoignent les traductions d'*Autoritratto* – en allemand<sup>4</sup> (2000), en français<sup>5</sup> (2012), et très bientôt en anglais. Une vaste introduction de l'œuvre critique et féministe de Carla Lonzi, à l'intention d'un lectorat de langue anglaise, vient de paraître sous la direction de Francesco Ventrella et Giovanna Zapperi<sup>6</sup>, deux chercheurs italiens qui enseignent respectivement en Angleterre et en France. Réunissant des contributions très différentes les unes des autres par le positionnement et la focalisation, ce livre intitulé *Feminism and Art in Postwar Italy* explore comment Carla Lonzi écrivait en révolutionnaire sur l'art, le rapport entre créativité et sujet féministe ou encore l'art comme espace de la relation. L'ensemble identifie dans le séparatisme de l'autrice – en tant que forme de déculturisation – une ligne généalogique non encore explorée qui repense les liens entre art et féminisme, et dépasse le cadre historiographique rassurant de « l'art féministe »<sup>7</sup>. Ces thèmes ne sont pas complètement récents dans les divers essais de relecture de Carla Lonzi. La découverte, en revanche, concerne la consonance entre l'invitation programmatique à déculturaliser – reprise par les mêmes éditeurs dans leur introduction<sup>8</sup> – et une sorte de consécration de Carla Lonzi comme nouvelle icône d'un féminisme radical international. Le terme « déculturaliser » devrait être rapporté à une lecture à son tour culturelle, en raison du moment historique dans lequel Carla Lonzi l'a utilisé et du contexte italien qui a commencé à le valider. Le terme *decultura* [déculture], qui nous semble appartenir sans équivoque à Lonzi, naît au sein des avant-gardes italiennes antérieures à 1968 et dans leur recherche d'une « relation directe entre pratiques d'art et action sociale non guidée par l'idéologie, par des langages et des systèmes de représentation codifiés », comme le signale Liliana Ellena<sup>9</sup> dans sa contribution au livre. Depuis les années 1970, les effacements et les redécouvertes marquent « l'histoire critique » de Carla Lonzi. Durant une trentaine d'années, et jusqu'au début des années 2000, elle fut en Italie *La Femminista Radicale*, *Santa Carla*, portraiturée à présent avec une auréole de gloire sur l'une de ses photographies les plus répandues. Sa réception, à commencer par le mouvement féministe italien, a été compliquée et conflictuelle, traversée par des refoulements, par l'absence de confrontation à sa pensée, et par des formes d'appropriation osmotique. On ne peut effacer les inaccomplissements et les contradictions du groupe féministe Rivolta Femminile (fondé en 1970 par Carla Lonzi, Carla Accardi et Elvira Banotti), et en particulier l'idée d'une identité féminine « authentique », proche d'un donné biologique, en tant que pôle *autre* par rapport à la culture et à la politique. D'où la déculturalisation qui permet le geste de révolte : « la force de l'homme réside dans son identification à la culture, la nôtre dans son rejet »<sup>10</sup>. L'histoire culturelle italienne a également effacé le passé flamboyant de Carla Lonzi comme critique d'art préféministe. Ses heures de gloire ont en partie été étouffées, pendant plusieurs années, par la disparition puis la non-disponibilité en librairie de son livre le plus célèbre, *Autoritratto* (1969), réédité seulement en 2010. D'importants colloques (à Pise<sup>11</sup> en 2009, à Rome en 2010), la publication inédite de ses *Scritti sull'arte* (2012), le recueil de Laura Iamurri en 2016<sup>12</sup>, ont reconstruit la contribution innovante de Carla Lonzi critique d'art à la féministe, en traçant des lignes de continuité inattendues entre les deux parties d'une biographie au récit fortement partial et idéologisé.

- 3 Actuellement et peut-être en raison de l'arrivée sur la scène artistique italienne d'une génération d'historiennes et de curatrices postféministes, nous assistons à un véritable effet viral de « Carla Lonzi », attesté par un double phénomène : d'une part la construction d'une esthétique féministe radicale ; d'autre part, la réalisation d'expositions inspirées par Carla Lonzi, aux intitulés évocateurs : *The Unexpected Subject*:

1978 *Art and Feminism in Italy* (FM Centre for Contemporary Art, Milan, 4 avril-26 mai 2019)<sup>13</sup>, *Doing Deculturalization* (Museion Bozen-Bolzano, 12 avril-3 novembre 2019)<sup>14</sup>, 'Io dico io' (*I say I*) (Galleria Nazionale d'Arte Moderna e Contemporanea, Rome, 1er mars-6 juin 2021). Ces exemples documentent, de manière différente, le même phénomène : la grande variété des langages, des expérimentations, des supports d'expression présents en Italie, des années 1960-70 jusqu'à nos jours, qui sont l'initiative d'artistes femmes de générations différentes, sur fond de révolution culturelle féministe. Dans l'exposition *Doing Deculturalization* au Museion de Bolzano, sur laquelle nous nous appuyons ici, et son catalogue *Deculturalize*, la construction d'« îlots de sens »<sup>15</sup> donne à voir le « double espace d'incongruité » des œuvres, les espaces « en creux et négatif », la discontinuité des systèmes linguistiques dont Annemarie Sauzeau-Boetti<sup>16</sup>, critique d'art et féministe, parlait en 1976 à propos des langages émergents des femmes-artistes (dont Carla Accardi, Ketty La Rocca, Marisa Merz, Suzanne Santoro). Elle les reconnaissait comme les traces négatives et constructives d'une nouvelle « symbolique » (en référence à Julia Kristeva et Luce Irigaray). Mais le paradoxe qui n'est ni expliqué, ni remis en cause dans *Deculturalize*, réside dans le fait que Carla Lonzi ne se « situait » plus là où l'art était produit ni là où les femmes-artistes devenaient le sujet inattendu et non colonisé qu'elle envisageait, tout en ne le considérant pas comme possible. Pourtant à cette époque, les artistes femmes se produisaient déjà dans des espaces vitaux pour leur visibilité – des espaces de survie et de vie matérielle – parmi lesquels figurent les expositions conçues par Romana Loda de 1974 à 1978 et par Mirella Bentivoglio (elle-même artiste) pour la section de la Biennale de Venise en 1978, intitulée *Materializzazione del linguaggio* et réunissant 80 femmes artistes.

- 4 Qu'observons-nous rétrospectivement dans ce dialogue entre art et féminisme à travers les expositions ? Il s'agit d'une histoire non diachronique de juxtapositions et de rencontres qui, comme dans le *virtual museum* de Griselda Pollock, offre une lisibilité, une visibilité et des connexions entre les œuvres de nombreuses femmes-artistes du proche passé ou du présent, en créant des liens entre des œuvres considérées comme des documents singuliers, dont certaines ont longtemps été négligées ou invisibles pour l'histoire de l'art. Dans ce *virtual museum*, Carla Lonzi elle-même occupe une place légitime avec son *Autoritratto*, avec son écriture traumatique de Rivolta Femminile, avec ses archives personnelles, photographies et rares objets auratiques en papier. S'il est une figure centrale de connexion et de jonction entre le monde de l'art et le féminisme italien, il s'agit de Carla Accardi, à laquelle est consacrée à Milan la grande exposition intitulée *Carla Accardi: contesti*<sup>17</sup>. Seule artiste présente dans *Autoritratto*, où elle joue le rôle de « critique de la critique » et celui, réflexif, de proto-féministe, elle est aux côtés de Carla Lonzi en 1970 pour le lancement de Rivolta, avant de rompre finalement avec elle en 1973. Le catalogue reconstitue sa recherche inlassable de langages, engagée de la fin des années 1940 jusqu'à sa mort, la dimension chorale de son œuvre, le tournant crucial des années 1960-70 de ses œuvres spatiales avec son expérimentation des transparences d'un nouveau matériau<sup>18</sup>. La *Tenda*, en 1966, est une « chambre à soi », un espace séparé et protecteur mais transparent et communiquant avec l'extérieur. La *Triplice tenda*, en 1969-71, avec un parcours labyrinthique de l'intérieur, et *Origine*, en 1976, journal familial en images, présenté à la Cooperativa Beato Angelico, semblent tracer le territoire frontalier du *sujet inattendu* né avec le féminisme. L'irréparable rupture amicale et politique entre les deux Carla – Lonzi et Accardi – reste largement inexplorée. Carla Accardi est « partie », Suzanne Santoro est « partie ». Elles ont fondé à Rome, avec d'autres femmes artistes, l'espace collectif de la Cooperativa Beato

Angelico, défini par Katia Almerini comme une forme d'hétérotopie, un lieu lié aux pratiques de la conscience de soi, mais aussi une « expérience relationnelle qui construisait son esthétique sur le rapport entre les femmes »<sup>19</sup>.

- 5 En conclusion de *Feminism and Art in Postwar Italy: The Legacy of Carla Lonzi*, Griselda Pollock<sup>20</sup> revient sur les fractures produites dans les années 1970 par la rencontre entre art et féminisme. Elle les retrace à travers ses propres *affected memories* et par le biais de documents, racontant comment elle s'est trouvée dans la même impasse que Carla Lonzi : historienne de l'art ou féministe ? Sa rencontre avec l'historienne de l'art, écrivaine, psychothérapeute et féministe britannique Rozsika Parker l'a sortie de cette impasse. Ensemble, elles écriront en 1981 l'un des textes les plus importants permettant de réviser l'histoire de l'art, *Old Mistresses: Women, Art and Ideology*. Ce discours féministe sur l'art est une œuvre fondatrice de déconstruction et de reculturalisation.

## NOTES

1. Lonzi, Carla. *Sputiamo su Hegel: La donna clitoridea e la donna vaginale e altri scritti*, Milan : Scritti di Rivolta Femminile 1/2/3, 1974, p. 47-48 [« la deculturalizzazione per la quale optiamo è la nostra azione. Essa non è una rivoluzione culturale che segue e integra la rivoluzione strutturale [...] Smentire la cultura significa smentire la valutazione dei fatti in base al potere »]
2. Lonzi, Carla. *Taci, anzi parla: Diario di una femminista*, Milan : Scritti di Rivolta Femminile, 10, 1978, p. 1174 [« Fuggo le femministe-artiste (e viceversa): con l'alibi di potenziare l'espressione femminile mettono a profitto gli spunti esistenziali delle donne nel solo campo dove alligna il profitto, la cultura maschile, e tradiscono le compagne che non accettano di vendersi in cambio dell'identità sociale »]
3. Nochlin, Linda. « Why Have There Been No Great Women Artists? Implications of the Women's Lib movement for art history and for the contemporary art scene – or, silly questions deserve long answer; followed by eight replies », *Art News*, n° 9, vol. 69, 1971, p. 22-71
4. Lonzi, Carla. *Selbstbildnis: Autoritratto. Zur Situation der italienischen Kunst um 1967*, Zurich : Gachnang & Springer, 2000
5. Lonzi, Carla. *Autoportrait*, Zurich : JRP/Ringier ; Paris : La Maison rouge, 2012, (Lectures Maison rouge). Sous la dir. de Giovanna Zapperi
6. *Feminism and Art in Postwar Italy: The Legacy of Carla Lonzi*, London : Bloomsbury Visual Arts, 2021. Sous la dir. de Francesco Ventrella, Giovanna Zapperi
7. Ventrella, Francesco. Zapperi, Giovanna. « Introduction: Against culture: Feminism and art in postwar Italy », *Feminism and Art in Postwar Italy: The Legacy of Carla Lonzi*, op. cit., p. 11
8. *Ibid.*, p. 1-20
9. Ellena, Liliana. « Turbulence zone: Diasporic resonances across Carla Lonzi's archive », *Ibid.*, p. 115 et note 21
10. « La forza dell'uomo è nel suo identificarsi con la cultura, la nostra nel rifiutarla. »
11. Actes du colloque *Carla Lonzi: la duplice radicalità. Dalla critica militante al femminismo di Rivolta*, Pise : Edizioni ETS, 2011. Sous la dir. de Lara Conte, Vinzia Fiorino, Vanessa Martini
12. Iamurri, Laura. *Un Margine che sfugge: Carla Lonzi e l'arte in Italia 1955-1970*, Macerata : Edizioni Quodlibet, 2016

13. *The Unexpected Subject: 1978 Art and Feminism in Italy*, Milan : Flash Art, 2019. Sous la dir. de Marco Scotini, Raffaella Perna
  14. *Deculturalize*, Milan : Mousse Publishing ; Bolzane : Museion Bozen, 2020. Sous la dir. d'Ilse Lafer
  15. Lafer, Ilse. *Deculturalize !*, op. cit., p. 28
  16. Sauzeau-Boetti, Annemarie. « Negative Capability as Practice in Women's Art », *Studio International*, vol. 191, n° 979, 1976, p. 24-29
  17. *Carla Accardi : contesti (9 octobre 2020-27 juin 2021)*, Milano : Electa, 2020
  18. Voir Gastaldon, Giorgia. « Carla Accardi nelle parole di chi? », *ibid.*, p. 166-183 et Iamurri, Laura. « Tende e altri ambienti », *ibid.*, p. 128-145.
  19. Almerini, Katia, « The Cooperativa Beato Angelico: a feminist art space in Rome », *Feminism and Art in Postwar Italy: The Legacy of Carla Lonzi*, op. cit., p. 224
  20. Pollock, Griselda. « Feminism and art c. 1970: Writing (art) otherwise », *ibid.*, p. 268
- 

## AUTEUR

### MARIA ANTONIETTA TRASFORINI

Maria Antonietta Trasforini est professeure de Sociologie de la culture et de l'art à l'Université de Ferrare (Italie). Elle a étudié la professionnalisation dans les métiers de la culture, les effets de genre dans les mondes de l'art, et l'art des/dans les archives. Elle a publié des essais et des articles dont *Nel segno delle artiste: Donne, professioni d'arte e modernità* (Bologne, 2007, traduit en espagnol en 2009). Elle a édité *Arte a parte: Donne artiste fra margini e centro* (Milan, 2000), *Donne d'arte: Storie e generazioni* (Rome, 2006), *La Precarietà degli oggetti: Estetiche ordinarie in contesti di povertà* (Roma, 2010, avec Carla Lunghi).